

S N E H U R K A

7 AVRIL 1973

JE SUIS DEVENUE EN GRANDISSANT LA PLUS BELLE JEUNE FEMELLE DE MON TROUPEAU. J'emprunte avec assurance le passage des ravins creusés dans la roche des collines rouges en bordure de la savane couleur de cendre, j'en émerge en d'autres lieux, parmi un peuple mélangé de zèbres à rayures. La plupart des girafons nés en même temps que moi sont morts, emportés par la maladie ou les prédateurs. Moi, aucune lionne n'est venue me ravir. Je suis toujours là, bien vivante sous les acacias. Je me dresse sur mes pattes de derrière pour brouter les plus hautes branches, plus souvent réservées aux mâles. Je sais ce qui m'arrive : je vois l'objet métallique vert qui vole vers moi sous cette lumière blanche. J'essaie de m'écarter de son trajet ; je sais que c'est une flèche tranquillisante. Flèche dont la pointe s'enfonce dans ma croupe. Une bande de Tchécoslovaques se détache des épineux. Je leur lance un bêlement – le premier son audible que j'aie produit de ma vie. Je cours d'un côté, mon troupeau de l'autre. Comme je cours pour échapper à ces Tchécoslovaques ! Mes jambes s'allongent, le vent accroche ma crinière. J'accélère l'allure, jusqu'au grand galop, plus rapide que tous les chevaux. À rien ne sert. Ils me suivent à bord de camions kaki qui rebondissent dans les lits des ruisseaux à sec, défoncent les pistes des insectes et ne se laissent pas distancer.

Je sens en moi une montée de produits chimiques. Je ralentis. Mes yeux s'ouvrent tout grands, hémisphères de panique sur lesquels l'étorphine tire aussitôt son voile. Ma tête se renverse, mon museau se relève, mes oreilles s'aplatissent. Je n'en peux plus. J'ai le souffle coupé ; tout l'air que contient ma trachée-artère est mort. Les camions me tournent autour. En rond, toujours en rond, emballant leurs moteurs, freinant, se rapprochant encore. Je me dirige vers un point d'eau, je veux boire. Un Tchécoslovaque coiffé d'un chapeau de brousse saute à bas d'un des véhicules. Il agite la main. Deux Africains s'élancent et se faufilent sous moi. Ils passent une corde autour de mon poitrail et de la naissance de mes pattes antérieures. Des Tchécoslovaques approchent alors à leur tour et me prennent le cou dans un noeud coulant. Tous ensemble tirent doucement sur les cordes. Je chancelle. Je m'effondre. Je sens les hommes qui me serrent de près, me touchent, chose impossible, me dominent. J'essaie de ruer, d'en faucher l'un ou l'autre d'un coup de sabot, mais je suis vidée, impuissante à commander à mes membres. Le Tchécoslovaque au chapeau de brousse s'agenouille à côté de moi. Je sens ses mains autour de ma gorge, cherchant ma jugulaire. Il la trouve. Il

prend une grosse seringue dont l'aiguille me perce la peau et injecte dans la veine le diprénorphine antagoniste. On me bande les yeux. On me bouche les oreilles avec de la gaze et du coton. Je me sens hissée, remise sur pattes et conduite vers l'un des camions.

On m'attache à une plate-forme de planches brûlantes, on m'enlève à l'arrière de ce camion dans un silence, une cécité qui est bien à moi, d'ici et maintenant – craintive, cahoteuse, chaude du soleil de midi –, bien loin de la nuit de la matrice. On me rend la vue et l'usage de mes jambes dans un campement de fortune au pied des collines rouges. Les Tchécoslovaques lèvent la tête et ouvrent des yeux ronds. Après m'avoir bien regardée, ils me donnent le nom de Snehurka, Blanche-Neige, à cause de la blancheur exceptionnelle de mon ventre et de mes pattes qui les fait penser, semble-t-il, aux neiges du Kilimandjaro. À compter de cet instant, ma vie durant, des voix humaines me crieront après ; « Snehurka ! » Elles crieront mon nom, et j'en reconnaîtrai le son, de même que j'ai appris depuis longtemps à distinguer les uns des autres les bruits de différents insectes. Il y a au campement beaucoup d'autres girafes capturées. Nous ne sommes pas regroupées selon nos sous-espèces. Je me trouve dans un même enclos avec des girafes Masai, des girafes de Rothschild et d'autres réticulées. Il n'y a pas grand-chose qui nous sépare. Nous avons toutes à peu près la même taille, la même démarche, les cornes du même gris fer. Seules les taches de notre robe nous identifient : les Rothschild marbrées, les Masai vêtues des feuilles de figuier d'Adam, les réticulées comme moi prises dans une fine résille blanche. Nous pourrions nous accoupler entre nous et faire des petits, mais de tels hybrides présentent parfois une coloration unie, vierge de toutes taches.

Un jeune mâle Rothschild occupe un parc à part. C'est un hargneux, qui court dans tous les sens, renâcle, cambre le cou et les épaules et montre ses dents jaunes comme un âne sauvage. Il s'obstine au point de lasser la patience de nos capteurs qui lèvent enfin la barrière et lui rendent la liberté. Je le regarde passer entre les tentes de la station en dérapant et en ruant pour disparaître rapidement dans la savane.

« Regardez son cou, dit l'un des Tchécoslovaques. Voyez comme il tangué d'avant en arrière à chaque pas, comme le mât d'un voilier par gros temps. »

Je me tiens près de la barrière, détachée, silencieuse. J'ai conscience des jeunes Africains nu-pieds qui passent dans la nuit, les mêmes qui me nourrissent de branchages et de fruits. Ils portent des seaux d'eau et marchent tête basse, attentifs à éviter les pierres coupantes. Je distingue les taches qui les marquent, le contraste entre le teint rosé de la plante des pieds et le noir mat des mollets.

Des Tchécoslovaques vont et viennent parmi nous, font des observations, prennent des mesures.

Je les entends parler : « Il y a du socialisme dans notre méthode. Les capitalistes capturent une girafe ou deux, alors que nous, c'est tout un troupeau; nous agissons, nous, dans un dessein politique, nous voulons produire une sous-espèce nouvelle. »

D'autres sont réunis autour du feu de camp. Leurs faces blanches s'ouvrent au rire et à des lampées de l'alcool de prune qu'ils nomment slivovice. Leurs ombres, géantes bouche bée, tombent sur moi et les autres girafes, elles aussi silencieuses et insomniaques, se promenant à pas légers dans l'obscurité, regardant les lanternes que les hommes de garde agitent à la limite du campement pour tenir les hyènes à distance. Nous regardons à travers la nuit ces factionnaires poser leurs fusils et s'accroupir pour contempler la lune ou fumer une cigarette.

Un Tchécoslovaque s'arrête maintenant face à moi, en plein jour.

« Snehurka est assez forte pour le transport, dit-il. Elle ne mourra pas en mer.

– En effet, approuve un autre. Et voyez comme elle est tranquille. Assez pour survivre dans notre zoo. »

Je n'ai pas de réponse à cela ; je ne bêle même pas, et je me trouve ainsi condamnée à un surcroît de captivité, captivité non seulement du temps et de l'attraction terrestre, mais encore du passage transversal. Si seulement je m'étais dressée contre les Tchécoslovaques comme le jeune mâle, en montrant les dents, si je m'étais blottie, abattue, trébuchante, au fond de l'enclos, peut-être m'aurait-on ouvert la barrière comme

on l'ouvre à présent aux girafes Masai, faibles et farouches. Elles sont tirées du troupeau et remises en liberté. Elles ne détalent pas comme l'autre, avec des emardées et des ruades, mais restent dans le campement à se retourner vers nous, les girafes robustes et fières, à s'émerveiller de notre prison où la nourriture nous vient sans effort, sans même lever la tête. Elles ne s'éloignent que lorsque les hommes les visent de leurs fusils et tirent quelques coups en l'air.

Les Tchécoslovaques lèvent le camp. Je suis à nouveau prise au lasso et embarquée dans un camion. Je m'y tiens debout, entravée, je plonge le regard dans cette aube fraîche en attendant qu'on vienne me bander les yeux. Je vois une file d'autres girafes qui attendent de même. Je vois une brume grise qui voile les sommets des collines rouges ; les pluies ne vont plus tarder. Je vois une étoile esseulée qui brille, basse, au-dessus de la savane. Je vois les girafes Masai qui rôdent, toutes seules désormais, à l'horizon où le soleil s'annonce ; on les dirait en flammes.

Je suis emportée le long de pistes défoncées, à travers des villages que je ne vois pas, jusqu'à une tête de ligne de chemin de fer. On m'enlève mon bandeau. Je suis chargée dans un fourgon à bestiaux, accroché à un train en partance pour l'océan Indien, où se serrent les corps de trente-deux autres girafes ; nos cous dépassent de loin des parois du fourgon, avancent au-dessus des rails. Le train démarre et change de voie en cahotant. Je bêle encore une fois – le second son audible que j'ai émis. Je trouve terrifiant de me voir me déplacer tout en restant immobile, de me sentir chuter sans jamais toucher terre.

Après un jour et une nuit, le train passe dans des terres plus basses et plus humides, non plus couleur de cendre mais verdoyantes. Des enfants africains accourent dès que le convoi ralentit. Quelques-uns sautent en hauteur et essaient de me toucher. Je baisse les yeux et les regarde s'élever, les regarde plutôt comme si je voyais à travers. Leurs petits corps restent un instant suspendus en l'air, leurs doigts se tendent vers moi. Mais je suis trop haute, hors d'atteinte. Ils retombent sur le plancher des herbages qui ne les lâche pas.

Il fait nuit. Le train s'est arrêté en haut d'une falaise qui domine une ville. Plus loin on voit l'océan Indien, sa surface hachée par les vents alizés. Entre la ville et la mer il y a un port avec des navires où des lumières brillent, on dirait des tisons rougeoyants. Les eaux du port sont immobiles, abritées de la houle par un récif de corail. Nous restons à l'arrêt en haut de la falaise jusqu'à ce que les constellations se couchent sous l'eau et que le Caméléopard ne se voie plus. Le train alors redémarre et je hume l'air de la mer. Nous glissons doucement jusqu'en bas, passant devant une ancienne forteresse portugaise pour heurter enfin les butoirs d'un quai où les rails s'arrêtent.

Des jours se sont écoulés, tant de jours que je perçois le goût du sel sur ma peau. Je trouve à la longue les sons de ce lieu lassants, agressifs ; le métal frotte contre du métal, les cordes grincent, la corne de nos sabots se déchire et se fend contre le béton. Nous nous dressons de toute notre taille dans cette quarantaine. Il y a de l'eau libre de part et d'autre et un cargo est-allemand, l'Eisfeld ou Champ de glace, amarré devant nous. À certaines heures, le navire projette sur notre enclos une ombre qui nous rafraîchit et reconforte comme naguère les acacias. Des Tchécoslovaques montent à bord de l'Eisfeld et en redescendent, porteurs de papiers et de toute sorte de barda. Des matelots est-allemands jouent aux cartes et lézardent au soleil sur des bâches qu'ils déploient à même le béton du quai, à nos pieds. J'ai vécu ces jours dans l'odeur d'autres girafes, j'en ai été bousculée. Je me suis isolée à la limite de la quarantaine, à suivre ce qui bouge dans l'eau. J'y vois des éclairs que je ne comprends pas bien. Ça ne vient pas d'un prédateur qui s'élance, d'une hyène qui ferait surface. Non, ce sont les tentacules argentés de méduses couleur cognac, des bancs voyageurs de poissons blêmes qui foncent et se coupent à angle droit.

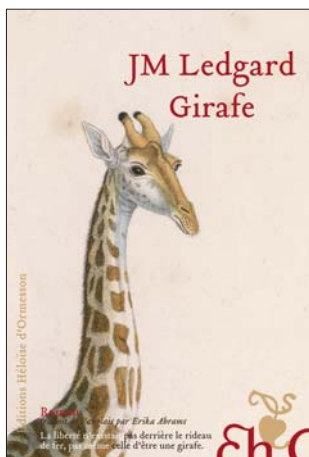
« Snehurka ! »

Je me penche vers le son, comme les plantes se tournent vers la lumière ; j'ai déjà commencé à l'associer à la nourriture et à l'offrande de moi-même. Je baisse la tête et vois un Tchécoslovaque qui lève la sienne vers moi. Il tient une branche. Je tire la langue qui s'enroule autour de la broutille et l'effeuille. Pendant ce

temps je sens d'autres hommes qui se glissent derrière moi avec des cordes et des harnais. Me voilà accrochée une fois de plus.

« Maintenant ! » hurle le Tchécoslovaque.

Une grue fait entendre son ronron. Je suis guindée, enlevée du plancher des herbages. Tel est mon point de départ. Je ne suis plus en Afrique, mais pas encore posée sur le pont du cargo. Je flotte là, girafe réticulée, caméléoparde, à mi-chemin de la rive et du navire, entre ciel et terre. Mes couleurs sont le blanc, le chocolat foncé, un rouge foie, un fauve rayé de marron, le jaune et le noir au pourtour des sabots. Des filets de bave me coulent de la bouche. Mes yeux sont des opales liquides qui s'ouvrent au monde, immenses. Je regarde en bas. Je vois des Tchécoslovaques et des Allemands de l'Est qui, eux, lèvent la tête, la main en visière, et n'ont d'yeux que pour moi. Ils voient sans doute mon ventre blanc à contre-jour.



JM Ledgard, *Girafe*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006 | www.heloisedormesson.com

ISBN 2-35087-032-4 | EAN 9782350870328 | 21 € | 288 pages |

Distribution/diffusion Interforum